

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

La refondation des villes chinoises (en passant par Moscou)

La Chine a en partie échappé à cette phase de l'histoire du monde que l'on nomme la « mégapolisation », qui a vu l'essentiel de la population mondiale se précipiter vers les bassins d'urbanisation. Échappé en partie seulement. Car, comme les autres continents alors peu industrialisés, elle a connu le même décuplement du nombre de ses citadins pendant les folles années déclenchées par la Seconde Guerre mondiale. Un exode rural effervescent fut mis au service d'un rattrapage industriel orchestré par le nouvel ordre communiste. Puis cet ordre s'avisait de calmer le jeu. Les villes furent mises sous cloche. Un sévère système de carnets de résidence, le *hukou*, maintint la population paysanne dans les campagnes. Mais vint ensuite, par étapes, le temps de l'ouverture de la Chine communiste à l'économie mondiale et aux modèles urbains qu'elle distille. Le *hukou* fut assoupli afin de permettre, sans changer le statut des gens, de puiser dans la main-d'œuvre rurale pour servir le gigantesque chantier de l'aggiornamento urbain. Le mouvement prit son vrai départ en 1990. Dès lors, la Chine montra la voie d'une nouvelle séquence de l'histoire urbaine : celle de la refondation.

PAR PHILIPPE HAERINGER

La date du déclic, 1990, n'est pas fortuite. Symbolisée par le coup d'envoi, en avril de cette année-là, du projet du nouveau Shanghai à Pudong, elle s'inscrit dans le mouvement qui fut ponctué par la chute du mur de Berlin et la fin de l'U.R.S.S., après des années quatre-vingt qui, en Chine comme dans l'occident du bloc communiste, furent marquées par d'évidentes prémisses non pas d'un changement de régime — qui n'eut pas lieu en Chine — mais d'un tournant idéologique. En raison de ce destin parallèle, c'est la mise en opposition de ces deux façades du « second monde » de naguère qui

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

paraît la plus appropriée pour mettre en lumière la singularité des évolutions. Une troisième façade, latérale, apportera un surcroît d'éclairage : celle de la Chine *off shore* et surtout, parmi ces petits dragons, celui qui a d'ores et déjà rejoint la mère patrie tout en gardant son quant-à-soi.

Les pages qui suivent proposent donc un parcours Moscou-Shanghai-Hong Kong. Les trois villes jalonnent une chaîne qui paraît, à première vue, partir des horizons radieux du collectivisme socialiste pour accoster, finalement, sur les rives d'un capitalisme international et triomphant. Mais cette interprétation univoque ignore le poids des empires. L'histoire de celui des Russes le ramène naturellement vers la Vieille Europe. Quant à l'Empire du Milieu, son centre de gravité est plus proche de Shanghai que de Hong Kong. Il faut sans doute se convaincre que la séquence qui, chronologiquement et géographiquement, part de la Révolution d'Octobre, bouleverse le destin de Shanghai, aboutit à la rétrocession de Hong Kong à la Chine (qui l'incorpore en prenant soin de ne pas en dénaturer la substance), n'est pas à sens unique. Entre les deux pôles opposés, celui du bolchevisme et celui de la *global city*¹, auxquels la pensée dominante d'aujourd'hui tend à attribuer respectivement le signe moins et le signe plus, s'interpose une dynamique chinoise aspirante qui s'alimente à l'un et à l'autre.

On s'appuiera, pour cette confrontation triangulaire, sur un corpus d'études rassemblé à l'occasion du séminaire de la Grande Arche (Paris, 1999-2001), et publié sous le titre de *La refondation mégapolitaine*². Ce corpus explore le nouveau monde urbain au-delà des frontières de l'ancien bloc, permettant de constater que l'élan refondateur né de la reconversion de ce bloc (auquel il faut associer au moins l'Europe centrale d'une part, la péninsule indochinoise d'autre part) s'est diffusé jusqu'aux métropoles perses, turques et arabes, et sans doute dans d'autres régions du monde.

RUPTURES ET CONTINUITÉS

Il est rare que les utopies refondatrices repartent sur les mêmes bases que celles de la société (ou des villes) qu'elles se proposent de reconstruire. Les modèles avancés pratiquent plutôt le contre-pied systématique, et la refondation dont il est ici question s'illustre en effet par des inversions spectaculaires. Mais qu'elle reste en pointillés ou qu'elle bouleverse en quelques

¹ Ville entièrement tournée vers une économie de dimension mondiale, et qui contribue à diriger cette économie.

² Ph. Haeringer (dir.), *La refondation mégapolitaine. Une nouvelle phase de l'histoire urbaine?*, tome 1: *L'Eurasie postcommuniste*, série Technique, territoires et sociétés, n° 36, Centre de prospective et de veille scientifique, ministère de l'Équipement (diffusé par les Éditions de l'I.R.D.), 2002, 330 p. (tome 2 à paraître: *L'Orient méditerranéen et persique*). Voir aussi, du même auteur: « Le Caire et la refondation mégapolitaine au Proche-Orient. Une comparaison avec Istanbul et Téhéran », *EurOrient*, n° 12, 2002, p. 57-104; « Métropoles d'Orient et d'Extrême-Orient. Le retour d'une utopie refondatrice », *Géopolitique*, Presses Universitaires de France, n° 81, janvier-mars 2003, p. 98-109; « La refondation mégapolitaine aux deux bouts de l'Asie », premier congrès du Réseau Asie, septembre 2003 (<<http://www.reseau-asie.com/>>).

LA REVUE NOUVELLE
LA CHINE SORT DE L'OMBRE

années les paysages — comme c'est le cas dans les métropoles chinoises —, la nouvelle utopie de ce tournant de siècle descend dans l'arène. Elle s'affronte donc à la pesanteur des choses, et quelle pesanteur, s'agissant d'agglomérations de 5 à 15 millions d'habitants! Il en résulte de nombreuses fractures comme aussi la persistance de nombreux paramètres. C'est par ce biais que, ne pouvant exposer en quelques pages la complexité des nouvelles épures, nous aborderons ici les mutations en cours.

Dans le même souci de faire court, nous nous en tiendrons à cinq lignes de fracture qui, on le verra, dépasseront la stricte matérialité du corps urbain. À la fois temporelles, spatiales et sociales, elles révéleront par antithèse les continuités qui les contrarient ou qu'elles tentent de bousculer.

MOSCOU

La fracture passé-futur

Elle est relativisée par la permanence de la dérive autoritaire (dont la perception cohabite paradoxalement avec la hantise du chaos), par une réactivation de pratiques marginales de survie (mais survie et chaos ont pris un autre sens que sous le communisme), et surtout par la pesanteur du présent, trop lourd à soulever même pour un maire tout-puissant. La majorité des habitants reste dans l'expectative, une expectative calée sur le temps long selon certains auteurs, sur un temps plus court selon d'autres, quant à l'amélioration des principaux paramètres de la vie quotidienne. Nombre de Moscovites sont heureux de pouvoir encore habiter, désormais en propriétaires, les *khrouchtcheby* et autres *brejneby*³, même vétustes, et les espaces arborés qui les baignent.

La fracture métropole-nation

Elle fait l'objet d'interprétations fortement nuancées. La tendance à l'insularité moscovite semble faire consensus chez les analystes. Elle est cohérente avec la mise sur orbite de la métropole, plus soucieuse de se brancher sur la planète que d'assumer son rôle de capitale. Mais on peut contester la formule « Moscou et le désert russe ». D'abord parce que les statistiques sont trompeuses. Les quelque 80 % d'avoirs bancaires attribués à Moscou englobent les fonds qui transitent vers les régions. Ensuite parce que nombre de villes régionales développent une stratégie similaire d'autonomie tournée vers le large. Elles font même concurrence à Moscou pour attirer à elles la maigre ressource démographique.

La fracture nationaux-étrangers

Elle prolonge la précédente et consacre également le nouveau destin de Moscou, mais dans la même ambiguïté. La chute brutale de la démographie russe pourrait être le signe d'un accomplissement (comme dans les pays développés), elle est au contraire un signe mortifère, comme en témoigne

³ Ensemble de logements construits sous Khrouchtchev, sous Brejnev.

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

la régression de l'espérance de vie. Elle entraîne pourtant des comportements et phénomènes similaires à ceux de l'Europe de l'Ouest. Le recours à une main-d'œuvre étrangère s'accompagne de la même attitude schizo-phrénique. L'opinion publique se réjouit des mesures restrictives (maintien de la *propiska*⁴) prises par le pouvoir municipal quant à l'entrée des immigrants, alors que de toute évidence les nouvelles ambitions de Moscou passent par l'immigration, non tant pour compenser le recul démographique que pour accomplir les tâches dont les Russes ne veulent plus.

Il faut noter que l'immigration étrangère provient exclusivement des ex-républiques sœurs, ce qui est encore un élément de permanence, mais que la xénophobie qu'elle suscite est fortement marquée par l'actualité. Notons que ces voisins du Sud immédiat ne fournissent pas seulement des « brigades » de travail, mais aussi des commerçants, négociants et hommes d'affaires souvent prospères, et souvent accusés de privilégier un fonctionnement mafieux. Des secteurs économiques entiers paraissent dominés par eux, au grand dam des citoyens les plus pénalisés par la nouvelle donne. Il est évident que l'expression « nouveaux Russes », utilisée pour désigner les nouveaux riches, intègre cette dimension stigmatisante.

La fracture riches-pauvres

Elle a pris clairement toute sa dimension avec le surgissement de la nouvelle économie, face à une économie « soviétique » désormais fantomatique, qui continue d'assurer le minimum envers et contre tout. C'est la nouvelle économie, évidemment, qui suscite une nouvelle conception de la ville, et ce sont naturellement les projets intéressant l'activité ou l'espace résidentiel des « nouveaux riches » qui progressent le plus vite. Il est difficile de mesurer l'osmose qui s'opère, jusqu'au sein des familles, entre les deux économies. Il est plus aisé de repérer, sur le terrain urbain, la brutale opposition, notamment lorsqu'elle prend la forme d'un habitat somptuaire et sécuritaire, ou lorsqu'elle produit des cortèges de *babouchkas*⁵ tentant désespérément de vendre, près des bouches de métro, une paire de bas ou un réveille-matin.

La fracture ville-environnement

Elle n'a guère été évoquée par les chercheurs russes. Pourtant, l'environnement forestier de Moscou n'est pas qu'un écrin. Il engendre une sorte d'antithèse urbaine aussi significative des récents changements que les remaniements opérés sur la ville elle-même. À la perspective d'une refondation *in situ*, sur la ville agglomérée existante, s'ajoute celle d'un espace alternatif, où a commencé de se développer une forme résidentielle inversant tous les paramètres de la ville de Khrouchtchev, excepté la présence ubiquiste de l'arbre. À partir d'une vieille tradition de la *datcha*, résidence estivale plutôt

⁴ Système de permis de résidence (Russie), aboli en 1991 sauf pour Moscou et Saint-Pétersbourg qui, par dérogation, continuent ainsi de limiter (ou de monnayer) les installations durables dans leur espace communal.

⁵ En Russie, femme en âge d'être grand-mère.

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

élitiste quoique rustique, proche des isbas villageoises, tradition relayée par les cabanes des coopératives de jardinage multipliées par le pouvoir communiste finissant, une sorte de rush bucolique s'est emparé d'une majorité de Moscovites lorsqu'un marché foncier a pu s'instaurer. Les nouveaux Russes y sont aussi et, de la cabane au château, en passant par les « cottages » des lotissements à la mode, chacun semble vouloir accéder à un logis individuel dans une vraie forêt. Mais on ne sait pas encore s'ils viendront y habiter pour toujours, ou s'ils se régleront sur une alternance saisonnière.

MOSCOU-SHANGHAI

La fracture ville-environnement

Si l'on reprend à l'envers la liste des cinq fractures que nous avons identifiées à propos de Moscou, on notera que la cinquième, qui oppose la ville à son environnement régional immédiat, ne décline pas les mêmes thèmes que dans le bas Yangzi. Pourtant, dans les deux cas, il est question de l'échappée des citadins hors de l'espace aggloméré. Mais tandis que la forêt moscovite s'offre aux initiatives individuelles et à un marché de la « maison des bois », la campagne et les lacs du bas Yangzi s'organisent pour canaliser un tourisme de masse. D'un côté chacun s'installe chez soi pour l'été, de l'autre on suivra le guide pour un dimanche. Par ailleurs le bas Yangzi est lourd d'enjeux à la fois environnementaux et agricoles, qui sont loin d'être aussi aigus autour de Moscou. La transformation d'une vie rurale dense n'est pas exactement le problème de la Moscovie, bien que des analogies puissent évidemment être faites entre des populations paysannes sorties du collectivisme agricole et confrontées à la diffusion urbaine.

La fracture riches-pauvres

La quatrième fracture, opposant riches et pauvres, est peu ressortie à propos de Shanghai, tandis que les « nouveaux Russes » et les stratégies de survie sont dans tous les discours à Moscou. Il est pourtant évident que la disparité des revenus est du même ordre à Shanghai qu'à Moscou, les programmes immobiliers en portant témoignage. Mais la stigmatisation des nouveaux riches ne semble pas aussi obsédante, sans doute en raison d'une adhésion plus forte et plus générale au changement, à la modernisation, à l'enrichissement, et surtout aux moyens d'y parvenir. En revanche, s'il y a stigmatisation dans les villes chinoises, c'est en direction des nouveaux pauvres que sont les populations « flottantes », celles qui ont perdu tout droit social en s'éloignant du village de leur *hukou*⁶, et que divers programmes urbains tentent d'évincer de l'espace public tout en les exploitant sur les chantiers.

La fracture nationaux-étrangers

La troisième fracture n'a quasiment pas d'objet à Shanghai, en tout cas pas dans les termes où elle se présente à Moscou. L'opposition Russes-étrangers

⁶ Ce système de livret de résidence divise la population en deux catégories (agricole et non agricole) et limite toujours non pas la mobilité des gens, mais leur droit à la ville.

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

qui, sur fond de guerre tchéchène, est perceptible dans les évitements sur les marchés ou dans la rue, n'a pas son équivalent dans la métropole du Yangzi. Sauf exception, les étrangers ne sont présents que dans les hautes sphères des affaires ; il n'y a pas de flux de peuplement venu d'au-delà des frontières. L'analogie entre les républiques ex-soviétiques et les « dragons » chinois d'outre-mer ne peut donc être faite terme à terme.

La question taiwanaise est ailleurs. Mais on peut cependant établir un parallèle entre deux situations où « l'autre » est un ex-membre de la famille. Et où les stratégies économiques sont obligées de tenir compte du risque politique à trop dépendre de cet étranger trop proche.

La fracture métropole - nation

La deuxième fracture rapproche davantage les deux métropoles. Elles ont toutes deux du mal à sortir d'un égotisme qui les éloigne de leurs responsabilités nationales. Responsabilités évidentes pour Moscou, responsabilités de commande pour Shanghai, qui doit naviguer dans la contradiction d'une émancipation récemment conquise à l'égard de Pékin, mais par la grâce de Pékin et dans le cadre d'une mission assignée par Pékin. Shanghai ne doit plus devenir ce comptoir international qu'il fut jadis, et Moscou ne peut se contenter de rester une île de prospérité branchée sur le monde. Pourtant, l'une et l'autre sont candidates au club des villes mondiales ou *global cities*, dont on sait qu'une des caractéristiques est de vivre en apesanteur. En outre, contrairement à Moscou, Shanghai n'a pas la faculté politique et administrative de peser sur les choix de développement d'un arrière-pays aux prérogatives jalouses, et soumis à Pékin. Même pour l'aménagement du tout proche lac Taï en poumon vert de la mégapole, la question se pose avec force.

La fracture passé-futur

La première (et dernière) fracture, enfin, pourrait, comme la troisième, être sans objet à Shanghai, si toutefois l'on s'arrêtait à l'image d'ouragan que laisse le passage, sur cette ville, de l'ouverture au changement. Si rien ne doit rester du passé, où est la fracture passé-futur ? La négation d'une telle fracture pourrait aussi se déduire de la continuité du régime. Il n'y a pas eu de révolution politique. Mais toutes les études consacrées au Shanghai contemporain soulignent à l'envi le tournant décisif de 1990, précédé de la révision thermidorienne de 1979. Si donc le passé est balayé, il n'est pas loin dans le temps. Tout habitant l'a vécu et porté en lui cette fracture, bien illustrée par son balancement entre deux corpus de comportements dans tous les registres de sa vie de relation : deux, voire trois codes d'urbanité sont visiblement en conflit. En outre, tandis que la tornade s'assagit, le passé ressurgit avec la question patrimoniale (faut-il restaurer les derniers *lilong*⁷?) et environnementale (les lacs des poètes historiques peuvent-ils devenir les espaces dominicaux de la foule mégapolitaine?) avec, chaque fois, un impossible défi.

⁷ Ou *longtang*: système résidentiel typique du Shanghai de l'époque des Concessions occidentales (milieu de XIX^e siècle – milieu du XX^e siècle); unité de voisinage (*li*) organisée autour d'une allée (*long*), laquelle est vécue comme un salon collectif (*tang*) à certaines heures de la journée.

LA REVUE NOUVELLE
LA CHINE SORT DE L'OMBRE

MOSCOU – SHANGHAI – HONG KONG

La fracture passé-futur

Contrairement à ce qui s'est passé en Moscovie et dans le bas Yangzi, la transition vers l'actuelle modernité s'est opérée, dans le delta de la rivière des Perles, avec des paliers largement étalés dans le temps. L'ouverture économique des années quatre-vingt fut d'abord profitable à cette région, avant que les années nonante ne sourissent à Shanghai. La création des zones économiques spéciales permirent, bien avant le retour de Hong Kong à la Chine, une confrontation « protégée » avec l'économie mondiale. La délocalisation progressive des activités manufacturières de la colonie irrigua puissamment le delta, où trois millions de Cantonais travaillent pour les firmes hongkongaises. Surtout, la présence de Hong Kong est une réalité ancienne, avec une frontière qui ne fut jamais étanche. Et cette frontière demeure aujourd'hui, pour un nouveau demi-siècle.

Il n'y eut donc pas un phénomène de « chute du Mur ». Et pourtant, ici comme dans les deux exemples précédents, on voit bien que les changements les plus radicaux sont bien à dater des années nonante. Il n'y avait aucun cinéma à Zhongshan (sur la route de Macao à Canton) en 1987, il y en a soixante-quatre en 1997. Dans le même temps, et dans cette même municipalité, le nombre des téléphones est passé de 8 000 à 90 000, la production industrielle de 3 à 50 milliards de yuan, tandis que les surfaces cultivées tombaient de 600 000 milliards à 100 000. Quant au nouveau C.B.D.⁸ de Canton, le projet n'en fut lancé qu'en 1994, en même temps que le premier véritable plan d'urbanisme de la ville. Il y a jusqu'aux discours sur les migrants qui, à Shenzhen (une des zones économiques spéciales instituées dans les années quatre-vingt, sorte de parc industriel hongkongais hors les murs), ont marqué un tournant décisif avec les années nonante.

Vu de Hong Kong même, ce qui paraît à première vue le plus remarquable, c'est la continuité que l'ancienne colonie a su négocier et obtenir pour l'après-1997. Mais, immédiatement derrière cela, c'est l'accélération de la modernisation qui frappe, que cette rétrocession même a directement ou indirectement provoquée. Sur le plan urbanistique, la nouvelle donne que constitue la mise en place des très grands équipements, de dimension désormais suprarégionale, a aussi radicalement renouvelé la fabrique de la ville, voire la pensée même de la ville et le débat qu'elle suscite. Cependant, on ne saurait oublier l'effort constant de modernisation qui précéda la période actuelle. Les villes nouvelles, le concept de « podium »⁹ à la manière de Hong Kong, trouvent leurs racines dans les années soixante.

On ne saurait non plus cacher que toute cette modernité laisse à Hong Kong — et que dire de Canton? — un lourd problème de logements insalubres,

⁸ *Central Business District*, quartier d'affaires au centre d'une ville.

⁹ Ensemble résidentiel vertical (groupe de tours) émergeant d'une structure horizontale (deux à quatre niveaux de galeries marchandes et d'équipements sociaux et sportifs), celle-ci couverte d'une dalle souvent végétalisée; les podiums peuvent être reliés entre eux par des passerelles piétonnes, les habitants échappant ainsi à toute circulation automobile.

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

ou trop petits, ou trop chers. À ce titre, on peut dire que, ici aussi, le passé est difficile à solder ; pour les grandes villes du moins, car ce n'est apparemment pas le cas dans les campagnes du delta, où les nouveaux villageois-citadins ne savent que faire de leurs trop grandes et rutilantes demeures. Ce phénomène paraît même plus avancé qu'il ne l'est dans le bas Yangzi.

La fracture métropole-nation

Instruire la fracture passé-futur, on vient de le voir, a conduit à empiéter largement sur la fracture Hong Kong - Chine, du moins dans sa dimension régionale. On se contentera d'ajouter que l'ancienne colonie est, par définition, une métropole *off shore*. Mais cette insularité naturelle et historique, qui prive la ville de toute autorité politique sur son arrière-pays, est en même temps ce qui lui confère son pouvoir de fascination, qui n'est pas étranger à l'évolution récente de la Chine entière. Pékin souhaiterait que d'autres pôles, en Chine du Sud, se lèvent pour la banaliser. L'exemple de Canton n'est toutefois pas encourageant, et le maintien du statut spécial de Hong Kong lui conserve ses atouts distinctifs. Cette ambiguïté d'un pouvoir central regrettant, tout en la soutenant, l'insularité d'une métropole à prétentions mondiales, est donc commune à Moscou, Shanghai et Hong Kong.

La fracture nationaux-étrangers

Le statut à demi conservé, et surtout la frontière, biaise également la question du rapport à l'étranger. Ou la rend absurde. Il y a bien, en effet, une fracture entre les ressortissants de Hong Kong et ceux qui voudraient en être. Doit-on faire le parallèle avec la *propiska* de Moscou et le *hukou* de Shanghai ? Il y a bien dans chacune des trois villes une foule de migrants. Mais on les appelle « réfugiés » à Hong Kong, et l'on construit des logements pour eux, quand dans les deux autres villes on parle de « population flottante »¹⁰, à laquelle peu de droits sont reconnus. Toutefois Shenzhen est là, agglutinée à la frontière comme Tijuana à celle des États-Unis ; en reprenant les emplois ouvriers de Hong Kong, cette ville de maquiladoras¹¹ fait en quelque sorte le ménage. À bien y regarder, ce dispositif n'est pas aussi exceptionnel que le laisse penser son caractère formel et tranché. Moscou et Shanghai rejettent aussi hors de leurs murs le gros de leurs industries, ne serait-ce que pour des raisons environnementales. On assiste ainsi, dans les trois métropoles, à une différenciation globalement élitiste, qui recoupe bien leur choix en faveur de la « world economy », celle qui se traite dans les bureaux.

Les vrais étrangers, dans les trois villes, c'est dans ces bureaux qu'on les trouve. Mais c'est un partenariat de bon aloi qui règle la coexistence, dont les personnes ne sont pas l'enjeu. À Shanghai comme à Canton, toutefois,

¹⁰ Opposée à « population résidente » (ensemble des gens dépourvus de permis de résidence, mais pouvant être des travailleurs légaux légalement logés).

¹¹ Terme mexicain désignant les entreprises de montage installées aux frontières des États-Unis (notamment à Tijuana), bénéficiant ainsi de détaxes et d'une main-d'œuvre peu onéreuse, tout en conservant le contact du marché avec le monde développé.

LA REVUE NOUVELLE
LA CHINE SORT DE L'OMBRE

des ensembles résidentiels sont conçus pour les recevoir ; non pas exactement des ghettos, mais des morceaux de ville qui leur sont « fermement recommandés ». On remarquera que, dans aucune des trois métropoles, et pas non plus à Shenzhen ou à Canton, les masses migrantes ne sont vraiment d'origine étrangère. Sauf quelques minorités asiatiques à Hong Kong, ils sont Chinois de l'extérieur et de l'intérieur à Hong Kong, Chinois de l'intérieur à Shanghai, Canton ou Shenzhen, anciens ressortissants soviétiques et actuels ressortissants de la C.E.I. à Moscou. Mais la discrimination juridique introduite par le système du *hukou*, ajoutée à l'éloignement géographique et ethnique des provinces de Chine (les parcours à destination de Shenzhen sont particulièrement longs), valent bien les frontières anciennes ou nouvelles pour nourrir des sentiments de rejet.

La fracture riches-pauvres

La fracture riches-pauvres se situe à l'évidence entre ces deux sphères, le monde des bureaux et le monde ouvrier. Dans le cas de Hong Kong, la frontière qui la sépare de Shenzhen marque, beaucoup plus sûrement qu'un périphérique, une coupure géographique entre deux sociétés aux revenus globalement très différents. Mais, de même que Shenzhen possède ses nouveaux riches et ses parias, ceux qu'on appelle les « trois-sans »¹² et qui ne sont que la mauvaise part des « flottants » (qu'il serait d'ailleurs abusif d'identifier à toute la pauvreté urbaine), Hong Kong connaît aussi, à un autre niveau, une dualité sociale. On le perçoit bien dans le débat — car il y a débat — sur la politique du logement, surtout depuis qu'elle est associée aux grands travaux censés répondre aux défis régionaux et mondiaux. Le balancement entre ces défis et un urbanisme plus social (voir le même débat à Moscou) montre bien cet étagement. Quant à assimiler les villes nouvelles de Hong Kong (construites sur ce qui fut les Nouveaux Territoires) à une volonté de transférer les pauvres hors de la ville, cette interprétation fut légitime un temps et reste partiellement vraie, compte tenu des craintes récemment apparues quant au syndrome universel de la « banlieue ». Mais la fabrique des villes nouvelles et leur représentation se sont considérablement sophistiquées. Si les vrais riches restent au centre, un certain élitisme commence à se faire jour dans certaines d'entre elles et surtout la dernière.

La fracture ville-environnement

Ces villes nouvelles, enrobées de montagnes verdoyantes et reflétant, sur les vitrages de leurs tours aériennes, l'eau de baies splendides, sont-elles cet ailleurs urbain que les Moscovites trouvent dans leurs forêts criblées de dachas et de cottages ? Il serait plus juste, eu égard à leur fonction sociale, de les comparer aux cent-mille barres d'immeubles réalisées sous Khrouchtchev et Brejnev, elles aussi dans un espace aéré et arboré, même si le rapprochement des deux paysages paraît insolite. Hong Kong serait donc en retard d'une refondation, se rattrapant par un modernisme pointu. Mais, au-delà de ces villes nouvelles, que trouve-t-on à Hong Kong ?

¹² En Chine et à Shenzhen en particulier, personne n'ayant ni emploi légal, ni logement légal, ni papiers d'identité légaux.

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

Une première rupture ville/environnement est celle d'un archipel aux îlots très sollicités pour des escapades en bateau, mais aussi celle d'une péninsule dont les autorités hongkongaises ont toujours voulu la préservation, ne serait-ce que pour la sauvegarde des eaux douces. C'est l'une des raisons de l'hyperverticalisation des habitats. Une deuxième rupture est, une fois de plus, la frontière avec la Chine continentale. Or il existe bien, au-delà de cette frontière et depuis peu, un espace résidentiel hongkongais. Des niches de paysage y accueillent des résidences secondaires, mais on commence aussi à y voir se constituer des *satellite communities* peuplées de familles d'hommes d'affaires hongkongais. Le différentiel des prix du foncier est évidemment un puissant incitateur. Il permet d'échapper à la contrainte du vertical et de retrouver les charmes d'une résidence individuelle.

Cette amorce de débordement résidentiel au-delà d'un territoire préservé annonce, certainement, une autre dimension de la refondation hongkongaise; et pas seulement pour les hommes d'affaires. Jusqu'ici contrainte de se refonder *in situ* et de jouer avec des espaces exigus, ce qui la conduisit — aussi bien dans ses villes nouvelles qu'en son centre — à une sorte de course pionnière dans la modernité verticale, Hong Kong va pouvoir à son tour se doter d'une autre enveloppe spatiale, à une échelle qui ne compte pas les kilomètres et où l'on a le temps de voir venir le nouveau siècle; mais une enveloppe où l'on ne sait plus ce qui appartient à la ville. Peu importe, alors, qu'elle lui échappe juridiquement.

Il faut sans doute s'attendre, en effet, à ce que se réalise progressivement la *megalopolis* annoncée, où il ne sera plus à propos de distinguer ce qui appartiendra à telle ou telle ville, et où le dualisme ville-campagne sera définitivement dépassé au moins dans les paysages. Le mélange des économies aura précédé le mélange résidentiel. Il est prévisible que Hong Kong restera — ou deviendra — le centre de cette « Pearl City » aux dimensions du delta. Cependant, il subsistera sans doute longtemps dans cette *megalopolis*, en dépit de l'unification matérielle, un différentiel culturel où les héritiers de campagnes qui ne se seront jamais vidées conserveront leur identité, voire leurs distances. Le mariage de l'isba paysanne et de la datcha citadine, culturellement très enraciné dans les parages de Moscou, n'aura sans doute pas son équivalent dans le delta de la rivière des Perles.

CONCLUSION

Bien d'autres rapprochements auraient pu être faits entre les trois régions urbaines étudiées. Aux cinq fractures ici déclinées auraient pu être ajoutées d'autres oppositions, comme celles de l'économie d'État et de l'économie privée, de l'économie industrielle et de l'économie de service, de l'économie réelle et de l'économie virtuelle, du collectif et de l'individuel, de l'habitat locatif et de la propriété, de la sécurité contrainte et d'une liberté peu sûre, de l'immobilité et de la mobilité, de la citoyenneté de commandé et de la citadinité de consommation, de la culture protégée et de l'anglais à l'école (la langue du « tigre de papier » est obligatoire dans toutes les écoles primaires de Chine depuis 1992)... On laissera le lecteur puiser à sa guise,

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

dans l'ouvrage donné en référence au début de cet article, les éléments se rapportant à ces autres mutations.

On aurait pu aussi inventorier, systématiquement, les thèmes illustrant la « fabrique » de la refondation urbaine (comment s'y prend-on, quels en sont les acteurs, les discours, les calculs, les formes, l'avancée des chantiers, leur financement, les enjeux sociaux et sociétaux du moment ou à long terme?) et peut-être même s'en tenir là, en cohérence avec le titre de cet article.

On terminera celui-ci sur un chiffre qui, étrangement, relie les histoires de Moscou, Shanghai et Hong Kong. C'est le chiffre 4. Quatre comme les 4 mètres carrés par personne qu'il ne fallait pas dépasser, dans le Moscou soviétique, pour avoir droit à figurer sur la liste d'attente pour un nouveau logement. Quatre comme les quatre mètres carrés par personne qui restent, à Shanghai, le lot de tous ceux qui n'ont pas encore rejoint la ville « refondée ». Quatre comme les quatre mètres carrés par personne qui sont encore, à Hong Kong, les meilleures moyennes dans les vieux quartiers, avant le saut dans l'hyperverticalisation des villes nouvelles. On voit par là que certains points de départ sont aussi uniformes, au milieu de tant de diversité, que certains points d'arrivée.

Philippe Haeringer

Philippe Haeringer est directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (I.R.D., Paris) et enseigne à l'université Paris X-Nanterre.